

D'où organisons-nous notre identité¹ ?

Conclusion des Journées de Grenoble des 17 et 18 novembre 2006.

Mes chers petits camarades ! (rires). C'est pas bien hein ? petits ?! Ca a quand même l'avantage de solliciter d'emblée chez vous, c'est bien le cas de le dire, une dimension de l'identité dont nous ne saurions supporter justement qu'elle soit petite ! C'est une offense ! Il faut qu'elle soit digne, qu'elle soit noble, qu'elle soit accomplie.

Je commence donc ainsi pour justement vous rappeler que notre démarche ne part pas des savoirs constitués sur la question même lorsqu'ils sont psychanalytiques mais que notre démarche part systématiquement de ce qui ne va pas, pour nous, [à] propos de cette question.

De quelle façon elle est entamée, irrésolue ? de quelle façon elle fait symptôme ? et comme vous le savez, pour chacun d'entre nous il est fréquent que la question de son rapport à l'identité reste en suspens, douloureuse. Et puisque Freud après tout le premier a noté que ce rapport à l'identité se faisait primordialement dans la relation au père, c-à-d dans un axe aussi complexe et ambivalent d'amour et de haine et dès lors, comment pourrions-nous nous aimer nous-mêmes s'il est vrai que celui sur lequel nous avons pris appui se trouve marqué par cette ambivalence?

Et puis il n'y a pas que le rapport bien sûr privé, celui de l'identification que je suis entrain d'évoquer, mais il y a ce qui se passe lorsque cette identification privée prend appui sur la communauté à laquelle nous appartenons et que dès lors elle devient un problème collectif et qu'ainsi l'identification passe effectivement [dans] la forme moderne de l'identité c-à-d de ce qui prend appui sur ce qui est non plus là, maintenant, le père privé, une sorte de mythique ancêtre collectif, et puis comme nous le savons la relation à ce mythique ancêtre collectif n'est pas moins conflictuelle. Que l'on soit un adepte, que l'on soit un bon petit soldat, que l'on soit un déserteur, que l'on soit un traître. Toutes les figures sont possibles d'autant qu'entre l'identification privée et identité collective il peut y avoir, du fait des phénomènes aussi bien subjectifs que proprement historiques c-à-d migratoires, il peut y avoir des conflits et je peux m'appuyer sur l'identité collective pour contrer mon identification privée. Ou inversement. De telle sorte que nous sommes bizarrement, les uns et les autres, et je trouve assurément dommage que nous ne consentions pas chaque fois à cette propédeutique, à cette discipline, qui consiste, à partir de ce qui, avant même que nous ne soyons cliniciens, nous concerne chacun d'entre nous dans notre privé, non pas pour venir faire ici une espèce d'exhibition psychanalytique mais pour poser les problèmes à partir justement des symptômes que nous sommes amenés, les uns les autres, à vivre et dont les conséquences quand il s'agit de l'identité ne sont pas quelconques.

Alors, [référez]-vous à votre propre enfance ou bien, si vous vous intéressez aux enfants, voyez ce qui se passe dans la clinique. Il est bien évident que la première tâche de l'enfant, ce dans quoi vous le voyez se débattre, la question de savoir où, chez

¹ - notes prises par Elisabeth Olla-La Selve

qui, il va trouver le *einzigster Zug*, ce trait que Lacan a si bien ressorti de Freud et que les autres ont laissé tomber. Ce trait Un, c-à-d cet index phallique, qui va lui donner le droit de figurer dans l'espace des représentations, le droit d'être compté, le droit d'être là, d'avoir en quelque sorte l'autorité légitime qui justifie sa présence dans le monde, d'être phalliquement marqué, d'être phalliquement reconnu. Et il est inutile de vous dire que bien évidemment l'embarras des enfants aujourd'hui dans ces familles que nous savons, décomposées, c'est que, ils errent, ils ne savent plus très bien où le prendre cet index phallique, ce *einzigster Zug*, que ce soit chez le père, mais ça pourrait aussi être chez la mère en tant qu'elle même [réfère] sa phallicité, par exemple, par rapport à son propre père pourquoi pas et à ce qu'ils viennent s'inscrire dans cette ligne matrilineaire, pourquoi pas ? Et donc le problème aujourd'hui de ces enfants, c'est bien entendu la personne... pourquoi pas un prof d'ailleurs à l'occasion, voire même un voisin bienveillant et qui sera pour lui le modèle exemplaire de cet index phallique dont il peut se réclamer et dès lors justifier sa présence parce que s'il n'est pas ainsi marqué, qu'est-ce qu'il est ? Il n'y a pas d'alternative autre que celle-ci : il est ou bien un Un ou bien un **objet a**. C'est pas compliqué, il n'y a pas d'autre choix. Et s'il est un **objet a**, il n'a pas le droit d'être là ! Sa place n'est pas dans le monde ! Il a à être en dehors ! Jusqu'à nouvel ordre....

Et donc vous le rappeler ainsi, vous voyez bien d'emblée - et je regrette que ça n'ait pas été plus développé au cours de ces journées par ailleurs fort diverses et fort intéressantes et souvent fort justes - de souligner d'emblée combien le problème de l'identité est différent pour le garçon et pour la petite fille quand même ! Allons ! Oui ou non ? C'est pareil ? (intervention agacée de Jean-Paul Hiltenbrand : « on va pas commencer là dedans ») Allons quand même ! Nous ne savons pas combien chez une femme le problème de l'identité est une des difficultés essentielles de son existence puisque justement elle va pas la trouver chez son père, elle ! Sauf évidemment à se faire le meilleurs de ses fils, le plus exemplaire, celui qui contrairement au garçon... elle, elle est tout amour, pas le plus petit soupçon de haine ou de revendication alors que le garçon lui, hein ? Drôlement compliqué ! Mais le problème pour elle, comme vous le savez tellement, c'est que sa mère, elle peut pas le lui passer cet index phallique puisqu'elle ne pourrait le lui passer qu'à le perdre elle-même. Ce serait l'une ou l'autre, alors il est si fréquent que la fille se sacrifie et reste dans un état comme ça de dépendance infantile afin que sa mère le garde et qu'elle se maintienne dans une position d'enfant pour que sa mère le garde cet index phallique puisque ce n'est pas tant par le mariage qu'elle l'a acquis - non, non pas encore - c'est en devenant mère. Autrement dit une relation qui n'est plus organisée par la relation un petit autre, serait-il le mari, mais du fait qu'elle est devenue mère, par la relation un grand Autre et c'est à la seule légitimité que nous puissions avoir dans l'identification. Puisque et Lacan insiste si souvent là dessus, l'étonnant, c'est que dans le grand Autre, qui n'est fait que de petits a, il est fait que d'un petit nombre de lettres le grand Autre, et bien, il y a de l'Un. Ça interroge Lacan lui-même, il y a de l'Un dans l'Autre. Au moins un, a ne veut pas dire qu'il n'y en a qu'un. Il y en a au moins un et c'est de celui là que dans l'identification, dans la constitution pour chacun d'entre nous de l'identité, nous sommes amenés à nous référer et prendre notre autorité et fonder la légitimité de notre présence au monde. Faire que nous ne cherchions pas perpétuellement à être aimés, être acceptés, qu'on veuille bien de moi.

Alors, partir de ce rapide rappel, vous voyez bien que le petit **a** ne confère pas une identité, c'est éminemment plastique. Autrement dit, **a** ne trouve son identité qu'à

venir satisfaire un Un. Et donc pouvoir se réclamer de lui, avec ce que a implique à partir de ce moment là comme fixation de sa jouissance et donc du même coup de son identité. Puisque, pour revenir sur cette question qui aurait mérite que nous poursuivions ces débats si bien introduits, l'identité en dernier ressort, c'est quoi ? Pourquoi est-ce que je n'aurais pas le droit finalement d'être divers, me réveiller le matin différent de celui que j'étais en me couchant le soir car (...) quand je me réveille le matin, je commence par me rassembler, je me retrouve, parce que dans la nuit, Dieu sait qui a rv ! Il y a quelqu'un qui a rv ! Qui ? Mais le matin je me retrouve ! Ah oui ! Je suis bien le même ! Ca veut dire quoi ? Je me retrouve avec les mêmes taches, les mêmes soucis, les mêmes ennuis, les mêmes projets, les mêmes plaisirs. Les mêmes ! C'est-à-dire que c'est comme si c'était la mêmété qui devenait la représentante, qui devenait symbolique de cette unicité, de ce qui me constitue comme Un, contrairement au petit *a* qui lui est plastique.

Je peux très bien m'arranger pour peu que je sois un peu séductrice venir comme *a*, je connais toutes les mutations que l'on voudra pour satisfaire tel ou tel ou tel ou tel et tel autre et encore Il y a eu comme a, il y en a toujours heureusement, de grandes séductrices remarquablement plastiques et attachées à rien d'autre qu' à leur plastique justement et au souci comme ça de pouvoir satisfaire, de pouvoir plaire, de pouvoir être aimées par un panorama aussi diversifié. Mais, d'abord c'est une tache qui n'est pas à la portée de tout le monde, il faut avoir un certain talent, une certaine allure.... Et puis ça ne va pas sans angoisse.

Alors que être le même....être Un ! Du ct de l'angoisse ça calme ! En même temps que ça plonge, il faut bien le dire, dans la stupidité. C'est vrai ! Pourquoi stupidité ? Eh bien parce que ça devient votre point fixe. Celui que vous ne discuterez pas. C'est votre amarre, c'est votre piquet, le piquet autour duquel , comme ça, vous tournez, qui organise votre monde, vos sensations, vos perceptions, votre intelligence, vos spéculations, vos relations et qui fait aussi que vous êtes tellement ennuyés pour vos camarades en tant toujours le même. † Vous ne changez vraiment pas hein! ‡. Alors finalement on vous connaît bien, il n'y a plus rien à attendre de vous, plus de surprise, vous racontez toujours les mêmes histoires, même quand elles sont supposées être drôles, c'est toujours les mêmes histoires drôles.

Donc vous voyez, c'est quand même pas sans problème et encore bien plus quand bien entendu vous entrez dans ce qui est aujourd'hui notre aspiration semble t-il, une aspiration tellement populaire, quand vous entrez dans la communauté. Ce qu'on appelle aujourd'hui la revendication communautariste. Autrefois elle était nationale, maintenant elle est soit régionaliste soit communautariste. Alors là ç a devient encore plus ennuyés, parce qu'à partir du moment où vous entrez dans le mythe d'un père originel fondateur, càd que cet au moins un, vous trouvez le moyen de lever la barrière qui fait que le réel où il se loge est séparé de l'espace imaginaire des représentations mais que du fait que vous connaissez entièrement sa volonté, son histoire - ce que Jean-Paul Hiltenbrand appelait son « pope » - et donc que vous vous mettez en continuité directe avec lui, il n'y a plus de mystère là, vous savez maintenant par cette appartenance communautariste quelles sont vos origines, quelles sont vos obligations, quels sont vos devoirs, comment vous devez vivre et comment vous devez mourir ! C'est ce qui fait que vous êtes déjà mort d'ailleurs, c'est rectiligne. Vous êtes un *ceci* ou vous êtes un *cela*, avec une conséquence, dont nous ne sortons pas, qui est que le fait que vous ayez réussi, par le biais de l'appartenance communautaire, vous imaginer un ancêtre mythique, dont vous êtes supposé assurer

la parfaite filiation avec lui, sans rupture, sans cassure - comme vous le savez, c'est le grand problème du névrosé obsessionnel qui vit tellement dans la crainte d'avoir tué Dieu justement par ce fait qu'il est resté avec lui comme ça dans cette continuité sans coupure - et bien de ce fait, vous n'empêchez aucunement l'au moins un de continuer d'exister. Mais ! Non plus cette fois ci sous la forme de l'Autre avec l'interrogation sur ce qu'il vous veut - quand vous appartenez une communauté, vous savez ce qu'il vous veut - mais cet au moins un qui est resté là, qui même surgit avec une violence particulière, qui subsiste, il est devenu l'étranger ! Le Un étranger. Et il y a cette mutation qui est topologique au départ et qui fait que la bande de Moebius qui assure le statut de l'altérité de cet **objet a** comme Autre, comme grand Autre. La bande de Moebius devient une banale bande à deux faces. Ce que il y a bien longtemps - puisque je m'aperçois que c'est une préoccupation qui m'habite depuis le départ - càd il y a 40 ans, où j'avais fait ce travail, dont d'ailleurs si on le retrouve il pourrait être republié - sur le mur mitoyen qui est tout simplement cette mutation topologique qui fait que lorsque vous avez à faire à un dispositif topologique qui n'est plus celui de la bande de Moebius mais qui est devenu, du fait de l'opération que je viens de dire, une bande double face, de l'autre côté du mur vous avez l'ennemi ! Et comment ne pas en remarquer tout de même de quelle façon cette appartenance communautaire est à l'origine de ce qu'il faut bien appeler tout de même une paranoïa collective, on parle toujours d'hystérie collective, mais il y a aussi des paranoïas collectives. Avec les idées de grandeur, de jalousie, de revendication et ce sentiment est constamment menacé par celui qui est justement de l'autre côté du mur. Ce que je suis entrain d'évoquer là c'est évidemment notre pathologie sociale la plus ordinaire, la plus banale.

J'avais eu une ébauche de discussion avec Lacan au sujet de **l'objet a**, et où il se réjouissait à l'époque - il doit y avoir 30 ans - de la mise en place du marché commun. Càd d'un monde qui s'organisait autour de l'échange des objets et non plus de l'identité nationale paranoïaque comme je viens d'en donner les motifs. Et je me souviens qu'à l'époque, je ne savais pas trop d'où ça me venait non plus, mais j'avais du lui dire qu'une société organisée sur simplement l'échange des biens ça ne pourrait pas tenir. Lacan était toujours attentif ce qu'on lui disait, mon propos n'était sûrement pas calibré en fonction de la subtilité de ses élaborations, mais il faisait attention, ça semblait comme ça relancer son interrogation. Qu'est ce que nous voyons aujourd'hui ?

Nous voyons effectivement, je dois dire, de quelle manière l'échange des biens, un monde qui s'organise sur la mondialisation, la globalisation de l'économie, que ce monde rencontre des résistances qui sont liées au fait que la pullulation, comme ça a été si bien évoqué, de ces objets et leur diffusion dans des espaces culturels donnés, cette promotion donc de jouissances nouvelles et dont certaines venant franchir les limites propres d'une culture donnée et d'une religion donnée, provoque un sentiment de menace, de menace identitaire et donc de réactions à la mesure de ce sentiment de menace. D'autre part, on le voit bien, le sentiment qu'après tout, le développement de cette économie dite libérale peut être aussi le masque derrière lequel se déguise la guerre habituelle que se livrent les grandes puissances y compris celles émergentes. Càd en dernier ressort une façon comme une autre de poursuivre par le commerce la guerre traditionnelle entre grandes puissances, on va acheter l'autre finalement, on peut s'acheter mutuellement et puis voilà. Et avec des propos bizarres qu'on voit surgir ici et là et cette sorte d'incertitude dans laquelle nous sommes. Ce qui veut dire que nous n'en sommes absolument pas, à mon sens, au point où l'on pourrait évoquer sur la question de l'identité le moindre progrès culturel

et qui ferait que celle ci pourrait être pensée autrement que dans les termes paranoïaques que j'évoquais il y a un instant.

Une toute petite excursion, si vous le permettez, historique. Le trait identitaire n'a jamais été le même selon les cultures. Même si, si on peut le dire, l'index phallique restait lui inchangé, mais il reste que sa représentation de cet index n'était pas assurément la même pour un grec - et encore ça dépend lequel, puisque comme vous le savez, il n'y a pas eu qu'Athènes, il y a eu Sparte aussi - pour un romain, alors chez les romains, c'est une audace que je me permets, je vais dire que chez eux le trait identitaire c'était ce qu'ils appellent la (ouiktous ?), c'est, comme le mot l'indique, c'est en avoir ou pas. Si tu en as, tu es digne d'être romain quelque soit par ailleurs le peuple auquel tu appartiens, tu pourras venir au Sénat, tu seras adopté à moins qu'on trouve que tu en as un peu trop et qu'on te zigouille parce que tu deviens gênant, qu'on te boucle, qu'on te mette en taule et qu'on finisse par te zigouiller. Le trait identitaire - puisque je parle des grecs et des romains - Le trait identitaire des juifs, n'est évidemment pas le même. Il est bien évident que les juifs qui ont introduit quelque chose de bizarre, restent énigmatiques manifestement pour cette communauté elle-même puisque Freud quand il évoque la question de son appartenance qu'est ce qu'il dit ? Lui qui était l'exemple même du lettré et du savant allemand, germaniste, fin écrivain, prix Goethe de littérature, qu'est-ce qu'il dit ? Il dit : *j'appartiens, moi, à cette communauté*, il le dit lors d'une conférence dans une loge maçonnique juive, *moi j'appartiens à cette communauté mais je ne sais pas par quel trait et cependant j'y tiens*. C'est bien que Freud dise *je sais pas par quel trait*. Et bien on va le lui dire puisqu'il ne le sait pas ! Il appartient à une communauté qui est celle qui a trouvé son identité dans l'établissement et la tentative de respecter les lois de la parole ! (?) C'est ça, et Lacan vous le dit, les 10 commandements, c'est rien d'autre que les lois de la parole, il n'a pas eu besoin d'un grand barbu en haut du volcan pour venir les dicter. Et qu'est-ce qu'il faisait Freud dans la vie, dans son activité professionnelle, lui l'inventeur de la psychanalyse, qu'est-ce qu'il faisait ? Si ce n'est justement de poursuivre, son insu, ce qu'il en était justement de ce trait un spécifique et que quelqu'un qui n'est pas spécialement juif est venu poursuivre après lui et dont nous sommes les élèves.

L'identité ça n'a pas existé tout le temps malgré tout, puisque je viens d'évoquer le fait que c'était une (géométrie) variable, même si c'était au fond sur un trait unique : *l'inziger zug*.

Moi je vais vous dire quelque chose qui mériterait d'être vérifié, c'est que l'identité ça n'est que l'avatar secularis de ce qui était appel de l'âme. L'âme, càd ce qui faisait, qui était reconnu, ce corps subtil, ce souffle sur rien du tout, supposé faire l'identité du vivant, de l'animal aussi. L'âme, avec cet avantage c'est que comme vous le voyez, elle était, elle, universalisable. Mais il se trouve, comme nous le savons, que l'Eglise s'est sécularisée. Il faudrait que vous revoyez le problème de la façon dont le pouvoir spirituel s'est trouvé engagé dans le temporel dans le conflit avec les empereurs et les rois, les conséquences que cela a eu justement sur la mutation de l'âme, ce trait universel et où on reconnaissait finalement dans ce rien du tout, est-ce que je vais dire dans ce zéro ? Puisque l'âme n'est pas représentable, même si une fois que vous avez à faire à un cadavre vous supposez que c'est le papillon qui volte autour, qui en est le représentant, *suqu* (?) ça se dit papillon, vous le savez ça, vous vous êtes comme moi toujours demandé pourquoi les psychiatres portaient des nœuds papillon, eh bien c'est pour ça.

Alors le problème c'est est-ce que les élaborations psychanalytiques, celles de Lacan, permettraient de dépasser ce symptôme qui nous rend complètement abrutis ? Et qui est lié à notre dépendance à l'endroit du langage. Est-ce que c'est dépassable ? Comme vous le savez tous - et comme ça a été si bien rappelé au cours de ces journées, à commencer par l'exposé de Jean-Paul puis celui plus récemment de Pierre Christophe et celui des autres - la tentative de Lacan de témoigner avec le nœud borroméen que l'identité se soutenait pour un sujet donné du retour du même, du même désir soutenu par le même objet et que cela pouvait être une liaison d'un nouage entre ces trois catégories, du réel du symbolique et de l'imaginaire, en tant que centrées par cet objet, que l'identité de chacun, l'identité de son désir et donc de sa subjectivité sans qu'elle ait besoin de l'autorité suprême pour oser exister. Qu'est-ce que raconte Lacan quand il dit qu'un psychanalyste ne s'autorise que de lui-même ? Il vous dit ce que je suis entrain de raconter, c'est-à-dire qu'il n'y a pas dans l'Autre, d'ancêtre pour les psychanalystes, de Un, dont ils puissent s'autoriser. C'est-à-dire que lorsqu'ils parlent, ils ne peuvent pas prendre appui sur l'autorité de cet Un ou encore de son savoir puisque c'est aussi bien le sujet supposé savoir. Ils ne peuvent parler qu'à partir justement de leur propre questionnement sur les aléas de la jouissance, sur ses impasses et ce questionnement même venant d'une façon identique soutenir cette identité.

Remarquez bien, il y a eu chez Lacan une hésitation. A un moment donné, dans les **objets a** il a mis le *rien*. J'espère que ça vous a frappé et même que ça vous a tourmenté, j'en suis sûr. Et bien, s'il avait mis le rien, le pur néant, ce que **a** est, car l'Autre, il n'existe pas ! Comme vous le savez, c'est par votre amour que vous le faites exister et en particulier votre amour l'endroit de ce Un, de cet au moins un. Et bien s'il avait laissé ce rien, il serait tombé figurez-vous dans le bouddhisme ! Vous vous imaginez-vous promenant en robe safran ? Il s'est rattrapé ! Il n'a pas fait du tout du néant le fin mot de l'existence. Il a fait du désir le propre de l'existence humaine serait-ce du désir en vain. Le propre de l'existence humaine c'est pas le rien, c'est de désirer et de désirer en vain. Il a dit aussi il y a *du* psychanalyste. Pourquoi *du* psychanalyste ? C'est drôle ça quoi, c'est une motte de beurre le psychanalyste ? Ça compte pour du beurre ? *Du* psychanalyste ? Parce que si vous vous mettez à compter le psychanalyste comme un ou si le psychanalyste se prend comme un, ça y est, vous êtes tombés dans le sac malices.

Un tout petit mot encore puisque je vous ai entendu vous référer à des auteurs excellents et qui sont effectivement à la mode.... La justice ! Ce fameux gros bouquin, ce pavé de Rawls, et je dois dire ouf, il faut s'accrocher hein ! Mais pourquoi pas ! La justice ! Qu'est-ce que vous avez vous comme psychanalystes à dire sur la justice ? C'est quoi la justice ? La justice c'est de permettre à un être parlant d'accéder au désir il n'y en a pas d'autre c'est-à-dire que ça passe par la plus grande des injustices qui s'appelle la castration ! Ça veut dire instaurer la plus grande inégalité entre les êtres parlants et en particulier celles d'hommes et de femmes. Il y en a une autre de justice ? La justice distributive, la justice égalitaire et tous ces machins là, ce n'est rien d'autre que des défenses névrotiques contre ce qui est la condition humaine. Alors le fait qu'effectivement on veuille faire que ce bouquin serve effectivement de référent, d'appui, de bible à de nombreux penseurs, bien sûr. Le fait aussi qu'il y a un appétit communautariste : j'avais un voisin mais je ne l'ai plus revu ensuite, j'ai l'impression que la matinée l'a..., je ne sais pas ce qu'il a pensé mais il m'a dit « *mais et les supporters des équipes de foot ?* ». Eh bien oui ! vous voyez bien comme n'importe quoi peut servir de prétexte à sa constitution du moi, de l'ego, sauvage, sauvage !

C'est quoi si ce n'est justement comme le font nos enfants aujourd'hui dans les écoles, la recherche d'une identité qui ne voudrait plus s'appuyer sur un *au moins un* dans l'Autre (?) mais s'appuyer doublement sur la démultiplication de l'image à partir de ses semblables. Là aussi nous y sommes.

Bon voilà quelques remarques sur une question qui mérite un progrès culturel et si les psychanalystes ne le font pas, ils ne trouveront pas leur bien ni chez les sociologues ni chez les politologues ni chez les philosophes qui viennent chercher chez les psychanalystes les concepts qui peuvent les sustenter. Mais restons dans la modestie de notre pratique et des concepts et des enseignements que nous avons et constatez que bien qu'aucun de nous ne soit spécialement un aigle, nous arrivons quand même ne pas être de trop vulgaires petits coucous et que nous pouvons sur la question, que nous avons de quoi, que nous sommes en mesure de dire, d'apporter, des aliments qui ne sont pas quelconques et qui sont neufs.

Merci pour votre travail pour votre écoute et à une autre fois

ALI Grenoble – Samedi 11 & Dimanche 12 novembre 2006